BABEUF, LE BABOUVISME ET LES INTELLECTUELS ALLEMANDS (1796-1797)

par Walter MARKOV

Georges Lefebvre, qui a consacré une partie de son œuvre aux études babouvistes, en a conclu, vers la fin de sa vie, dans sa préface à la réédition du livre de Buonarroti, que le problème des Egaux et de leur conspiration n'avait point encore trouvé une solution définitive[1]. Fait qui s'impose à nouveau, et dans un sens même plus large, par le bilan du colloque babouviste de Stockholm : les recherches d'après-guerre ont défriché, il est vrai, bien des terrains, mais il reste encore de nombreuses sources jusqu'ici négligées, ainsi que nombre de questions à résoudre.

Pour ce travail, et pour la compréhension de la problématique histoire intégrale du babouvisme, il nous paraît utile d'élargir pour ainsi dire géographiquement le sujet, et cela qu'il s'agisse des origines comme des conséquences. Dans le passé, la Conspiration des Egaux a été considérée plus ou moins, partageant ainsi le sort de bien des chapitres de l'histoire révolutionnaire, comme une affaire de caractère local, se bornant au seul Paris. Certes, personne ne mettra en doute la primauté légitime de cette « ville hospitalière » [2], qui absorbait irrésistiblement les meilleurs des esprits forts de la Révolution. Cependant le rayonnement du babouvisme et en particulier l'écho qu'il a trouvé dépas-

1. *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf*, Paris, Ed. Soc. 1957, t. I, p. 16.

2. D'après l'expression de Jacques Roux, dans *Le Publiciste de la République française*, 1793, n° 245.

sent de loin ce cadre local, comme ses limites chronologiques.

Récemment, ses influences sur l'Italie et les Pays-Bas, celles aussi sur la Belgique et la Suisse, ont attiré les regards des chercheurs. Quant à l'Allemagne, il faut le dire, on n'en trouve quelques maigres échos que dans des notes marginales. Aussi peut-on poser la question : cela correspond-il aux faits et n'y a-t-il vraiment rien à dire ? ou existe-t-il certaines relations, bien que ténues, entre Babeuf, les Egaux et l'opinion publique allemande, relations qui néanmoins méritent l'attention ?



On ne contestera pas que le babouvisme, après la révolution de Juillet et dans les années quarante du XIX[e] siècle (dans le « *Vormärz* » allemand), a impressionné et stimulé, — surtout par l'interprétation qu'en a publiée Buonarroti à un point névralgique de l'histoire (Bruxelles 1828, Paris 1830) — des penseurs allemands aussi divers que le conservateur Lorenz von Stein[3], qui, le premier en Allemagne, entreprit une réfutation des idées du socialisme et du communisme français ; à Paris, le « robespierriste » Henri Heine ; et déjà avant lui, nous le savons depuis quelques années, le libéral Louis Bœrne[4] ; et, enfin l'étudiant Georg Buchner[5] à Strasbourg, qui peu après se fit un renom de démocrate révolutionnaire et d'auteur dramatique, en publiant *Le Messager du pays de Hesse* et *La Mort de Danton.*

C'était l'époque où la conscience de la jeune classe ouvrière commençait à se préciser, à prendre ses premiers contours fixes, l'époque où les canuts lyonnais s'engageaient dans la lutte armée, où Blanqui et Barbès fondaient à Paris leurs sociétés secrètes, où le néo-babouvisme pénétrait dans le programme d'action de Pisacane et de Mazzini et se

3. *Socialisme et communisme de la France d'aujourd'hui. Contribution à l'histoire contemporaine*, Leipzig, 1842.

4. Voir Louis Bœrne : *Etudes sur l'histoire et les hommes de la Révolution française*, Lyon-Paris, éd. par J. Dresch, 1952, pp. 147-148.

5. Voir H. Mayer : *Georg Buchner et son temps*, Berlin, 1960, pp. 84, 103, 139, 160.

propageait même jusqu'aux Etats-Unis d'Amérique [6]. A cette même époque, le néo-babouvisme influençait aussi les artisans allemands émigrés, entrés en contact, en France, avec le « *Bund der Geächteten* » (1834) et le « *Bund der Gerechten* » (1836) [7]. L'un des plus célèbres d'entre eux, Wilhelm Weitling [8], après 1830, a lui-même reconnu ce qu'il devait au système et aux expériences des babouvistes, bien qu'il se soit, plus tard, en Suisse, séparé d'eux, les dépassant à plusieurs égards.

Naturellement, la réaction du jeune Marx, confrontée, peu après 1840, avec les idées de Babeuf et des Egaux, présente encore plus d'intérêt. Marx fut quelque temps préoccupé du projet enthousiaste d'écrire une histoire de la Convention[9], et la liste conservée des extraits de Kreuznach (datant de 1834)[10] prouve la solidité de ses recherches alors entreprises et qu'il a continuées en 1844 à Paris, où il fit une connaissance plus proche et personnelle du néo-babouvisme. Ces plans littéraires devaient céder le pas à d'autres ; mais la véhémence de la discussion entre « jeunes hégeliens », « socialistes vrais » et anarchistes poussait bientôt Marx et aussi Engels à préciser contre Max Stirner, Karl Heinzen, Bruno Bauer et Proudhon leur position par rapport au *Tribun du peuple* [11]. Marx établit d'une manière polémique dans *La critique moralisante ou la morale cri-*

6. Mention faite par Fredrich ENGELS dans *Les vrais socialistes*, in K. MARX-F. ENGELS : *Œuvres complètes*, Berlin (MEGA), 1932, 1re série, t. VI, p. 86.

7. Voir Friedrich ENGELS : *Zur Geschichte des Bundes der Kommunisten* (Introduction à la réimpression de 1885 des *Enthüllungen über den Kommunisten-Prozess zu Köln*, de MARX), in MARX-ENGELS, *Œuvres*, op. cit., Berlin, 1960, t. VIII, p. 578 (en allemand).

8. Voir l'article de K. OBERMANN dans le présent volume.

9. Voir A. CORNU : *Karl Marx, la Révolution française et Robespierre*, in *Maximilien Robespierre*, 1758-1794. *Contributions à l'occasion de son bicentenaire*, Berlin, éd. par W. Martov, 1958, p. 560, note 13 (se référant à Ruge, 1844).

10. Voir K. MARX-F. ENGELS : *Œuvres complètes*, Berlin, 1929, 1re série, t. I, vol. 2e, pp. 118-136. On y trouve Rousseau, Montesquieu, Chateaubriand, Lacretelle, Ranke, les histoires de la Révolution française de C.F. Ludwig (1833) et de W. Wachsmuth (1840-44). Dans ses cahiers antérieurs de Berlin (1840-41) et de Bonn (1842) (*ibid*, pp. 107-117) il n'y a pas de travaux sur la France et la Révolution. Cependant, il faut adjoindre la lecture postérieure (« parisienne ») de Marx : les *Mémoires* de Levasseur de la Sarthe, l'*Histoire parlementaire* de Buchez-Roux, le *Procès-verbal* de la Convention, les journaux révolutionnaires, Buonarroti lui-même.

11. Voir *Œuvres complètes*, 1re série, t. III, pp. 217-308 ; t. IV, pp. 458-459.

tique, que la Conjuration de Babeuf, racontée par son ami et partisan Buonarroti, montre « comment ces républicains ont puisé dans le mouvement historique l'idée qu'en se débarrassant de la question politique (monarchie ou république) on n'avait pas encore résolu la moindre question sociale en faveur du prolétariat [12]. »

Cela témoigne, il est vrai, bien plus de la direction qu'avait prise entre temps la pensée de Marx, que de la place historique particulière du babouvisme. Mais déjà dans la *Sainte Famille,* écrite avec Engels pour leur « autocompréhension », l'auteur a tracé, et le premier, semble-t-il, cette ligne hardie qui va de Bonneville et du Cercle social aux Enragés, Théophile Leclerc et Jacques Roux, puis à Babeuf et à la genèse de l' « idée communiste ». Ce texte est bien connu et souvent cité[13] ; comment cette association d'idées s'est produite, on le sait moins. Car ni Marx ni Engels ne sont passés par une époque néo-babouviste dans leur formation idéologique. Tout en défendant l'idée dont ils se réservaient l' « élaboration ultérieure », contre le reproche de « grossièreté » et de « ridicule »[14], ils voyaient dès cette époque dans les péripéties de la Révolution, y compris les dernières, un degré d'expérience politique dépassé, et pour la bourgeoisie et pour le prolétariat. Ils ne se dissimulaient point l'étroitesse de ce système (comme de tout système « artificiel »), ni l'inévitabilité de son échec, dans les conditions du temps. Ils exprimèrent ouvertement leur opinion et dans l'information pour ainsi dire « privée » du correspondant Engels, donnée en 1843 aux lecteurs d'un journal britannique chartiste [15], et dans le programme

12. *Ibid.*, t. VI : La critique moralisante ou la morale critique, p. 308.

13. *Ibid.*, t. III, pp. 294-295 : « Le mouvement révolutionnaire qui débuta au Cercle social, eut en son cours pour principaux représentants Leclerc et Roux, et finalement fut pour un moment la base de la Conspiration de Babeuf, avait fait avancer l'idée du communisme, que Buonarroti, l'ami de Babeuf, mit en évidence après la révolution française de 1830. Cette idée élaborée par la suite, est celle d'une nouvelle organisation du monde. »

14. *Ibid.*, t. VI, pp. 86, 88.

15. « La conjuration communiste échoua, parce qu'à l'époque le communisme lui-même était très grossier et superficiel ; et que, par ailleurs, la mentalité publique n'était guère avancée, et de loin. » (*The New Moral World,* 4 novembre 1843. *Œuvres complètes*, première partie, t. II, p. 436). Cependant on y trouve également une autre observation fort remarquable : « La démocratie est par elle-même une contradiction [...] C'est pourquoi,

des deux amis publié à la veille de la révolution de février 1848[16], programme qui leur a survécu et de beaucoup. Cela ne change cependant rien à leur jugement nuancé sur « Gracchus » Babeuf, l'initiateur, qu'ils formulent encore dant l' *Anti-Dühring* et dans *Dialectique de la nature*[17].

★

Une telle connaissance du système de Babeuf de la part de théoriciens socialistes, affirmée en plein XIXe siècle, ne peut néanmoins voiler le fait que pendant la Révolution elle-même, à la différence d'autres voisins de la frontière orientale de la France, le babouvisme n'a nulle part trouvé un sol fécond dans les pays allemands. Il n'a en effet laissé, sur la rive droite du Rhin, qu'une idée vague et éphémère

comme toute autre forme de gouvernement, elle doit en fin de compte être brisée [...] Nous aurons soit un esclavage en règle, c'est-à-dire un despotisme à découvert, ou la liberté réelle et l'égalité réelle, c'est-à-dire le communisme. Ces conséquences se dégagèrent toutes les deux au cours de la Révolution française : Napoléon instaura la première et Babeuf la seconde. » (*Ibid.*).

16. Dans le *Manifeste du Parti communiste* : « Les premières tentatives directes du prolétariat pour faire prévaloir ses propres intérêts de classe, faites en un temps d'effervescence générale, dans la période du renversement de la société féodale, échouèrent nécessairement, tant du point de vue de l'état embryonnaire du prolétariat lui-même que du fait de l'absence des conditions matérielles de son émancipation, conditions qui ne peuvent être que le résultat de l'époque bourgeoise. » (Ed. soc., 1962, p. 56).

17. C'est l'intérêt politique qui l'emporte dès lors en Allemagne, parmi les écrits concernant le babouvisme. Déjà en 1846, un anonyme fait paraître une *Analyse de la doctrine de Babeuf*. E.O. Weller publie à ses frais en 1848, à Leipzig, sous le pseudonyme Max, ses *Portraits de la Révolution française*, comprenant, aux côtés de Cloots et d'Hébert, également Babeuf. [Il faut donc préciser les données de la bibliographie composée par M. Dommanget, dans ses *Pages choisies de Babeuf...*, Paris, 1935.] En 1877, James Guillaume, disciple de Bakounine, fait traduire (s.l.) son *Babeuf et la conspiration des Egaux* ; en 1887 (Hottingen-Zürich), Eduard Bernstein, futur chef du révisionnisme social-démocrate, traduit *Gracchus Babeuf et la conspiration des Egaux*, de G. Deville. En 1909, à Stuttgart, A. et W. Blos, historiens socialistes de la Révolution française, traduisent le livre de Buonarroti in extenso. En 1956, à Berlin, est publiée une version allemande du petit volume de textes, édité aux Editions sociales, Paris, par G. et Cl. Willard, en 1951. Signalons encore une brochure de N. WOHLTAT : *La Conspiration de Gracchus Babeuf*, Burg, 1887 et la thèse de H. LATZKO : *Babeuf et la conspiration des Egaux*, Tübingen, 1914, ouvrages sans valeur scientifique. Notons un recueil d'études de V.M. Daline sur Babeuf, à l'Akademie-Verlag, Berlin, 1961.

des événements et de leurs protagonistes. Ce que fut Babeuf et la voie qu'il avait prise, resta, mises à part quelques nouvelles alarmantes de seconde main sur le Club du Panthéon, presque entièrement inconnu[18].

On ne peut s'étonner du manque de compréhension, ni même de l'ignorance des faits. Les relations entre Paris et l'Allemagne, si vives dans les premières années de la Révolution, entretenues par toute une colonie d'intellectuels allemands, pour la plupart « constitutionnels », mais aussi « girondins », se relâchèrent dans le brasier de la dictature jacobine. Anarcharsis Cloots, Trenk, Euloge Schneider, Adam Lux et d'autres expirèrent sur l'échafaud. Georg Forster mourut, beaucoup s'enfuirent, d'autres enfin gardèrent le silence. Peu à peu, la guerre se propageait le long des frontières françaises, coupant les derniers fils d'information reliant la France à la Rhénanie, à la Suisse, à la Hollande. Les événements ne percèrent plus que dans le demi-jour des bruits colportés ou sous l'angle de l'information officielle ennemie. En même temps, le monde lettré des trois cents patries féodales du Saint Empire germanique, libéral et chancelant, capitulait devant la sans-culottisation de la liberté et plus encore devant la Terreur. Les quelques démocrates militants se trouvaient isolés, surveillés, poursuivis par une opinion publique victime d'une intimidation continue. Leurs journaux en Rhénanie et en Souabe, à Gœttingue comme à Gotha, cessaient de paraître ou furent

18. Personne n'a su alors, ni en France, ni en Allemagne, qu'il y avait des relations personnelles, bien qu'indirectes, entre Babeuf et l'Allemagne. Son père, que François-Noël appelait « coureur d'aventures », déserta au cours de la guerre de succession polonaise (1733-1738). Il parcourut l'Allemagne pendant près vingt ans, avant de retourner en France, où il fut amnistié et se maria. Le fils de Babeuf, Emile (Robert), a amplifié dans ses *Mémoires*, que Buonarroti déclare faux, cette histoire d'une manière incontrôlable. Selon lui, Babeuf aîné a donné des leçons de mathématiques et de langues à François-Noël (Emile dit : de latin, mais non d'allemand). Auparavant, il aurait été précepteur en Allemagne, et même précepteur des princes à la Cour de Marie-Thérèse. Emile, qui était bonapartiste ardent, a certainement voulu revaloriser ainsi sa généalogie. Il ne me paraît pas trop sûr qu'il ait inventé tout cela, comme le croit Daline en suivant Buonarroti ; il se peut qu'il ait ainsi rapporté une tradition familiale. Il est cependant piquant d'imaginer ainsi joséphisme et babouvisme, l'« empereur hérétique » et *Le Tribun du Peuple*, pour ainsi dire frères de lait spirituels. Malheureusement les histoires les plus belles sont fausses pour la plupart.

interdits. Avec eux disparurent aux yeux du public les hommes de la Convention, de la Commune et des sections jusque-là familiers même au petit bourgeois allemand ou au menu peuple, mais que l'on détestait ou que l'on admirait secrètement.

Pourtant la paix de Bâle entraîna un autre climat. Entre-temps les deux partis avaient changé sensiblement. La France thermidorienne, puis le Directoire se trouvaient de nouveau en présence d'un dualisme allemand : le Sud impérial, catholique, encore en guerre, et le Nord protestant pratiquement neutraliste[19] par le retrait militaire et politique de la Prusse, absorbée par le partage de la Pologne. En Allemagne méridionale, au sud de la « *Mainlinie* », après la défaite des joséphistes radicaux dans la malheureuse « conjuration jacobine » de Martinovics [20], la contre-révolution se propagea à partir de Vienne, avec l'aide de l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*.

Au point tant de conjonction que d'opposition géographique et idéologique entre ces deux tendances principales, se trouvait la métropole de la librairie et des foires allemandes, Leipzig en Saxe. Là s'entremêlaient relations avec la Prusse et avec les pays septentrionaux de l'Allemagne[21], sympathies traditionnelles pour la France, persistant encore en 1795, rapports suivis avec les centres intellectuels de la Suisse, et surtout Zurich [22], avec aussi l'Allemagne du Sud-Ouest et les pays des Hasbourg. Il y paraissait nombre de journaux et périodiques, de tendance libérale ou conserva-

19. Voir, pour la situation générale, J. GODECHOT : *La Grande Nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde*, 1789-1799, Paris, 1956, t. I et II, passim. ; S.S. BIRO : *The German Policy of Revolutionary France*, 1792-1797, Cambridge-Mass., 1957, t. I et II, passim.

20. Voir C. BENDA : « Les Jacobins hongrois », in *AHRF*, 1959, n° 1, pp. 38-60.

21. Il y avait des relations entre les éditeurs — assez souvent anonymes — des journaux de Leipzig et ceux du cercle hambourgeois : ils ont les mêmes collaborateurs, les journaux se vendent souvent ensemble.

22. Ainsi, le silésien Engelbert OELSNER, installé à Zurich, a publié son *Lucifer, ou contributions purifiées sur la Révolution française* à Leipzig, en 1797-1799. Mentionnons encore que, par contre, *Le Pélerinage à Paris* de J.R. ZSCHOKKE, Allemand de Magdebourg, a paru en 2 volumes (1796-1797) à Zurich.

trice ; il y en avait sur lesquels les cours d'Europe et la propagande engagée avaient secrètement mis la main, sans que l'on puisse dire si et dans quelle mesure cette influence allait jusqu'à la subvention.

Ces périodiques libres, ou dits libres, de tendance plus ou moins nette, constituaient comme les bastions de véritables camps bien établis, français et impérial. Le premier s'appuyait sur le journal fondé en 1795 par L.-F. Huber : *Clio, mensuel pour l'histoire de la France contemporaine* et sur les *Contributions à l'histoire de la Révolution française* (qui parurent à partir d'avril 1796 sous le nom d'*Humaniora*, sous la direction du Suisse Paul Usteri), associés à *Clio*, mais bien plus volumineuses. Cependant ce ne fut pas à Leipzig, le « Petit Paris » de Gœthe, qui après la paix de Bâle devint le chef-lieu de nouveaux contacts franco-allemands (et qui par là pourrait nous aider à dépister des influences babouvistes), mais la grande capitale maritime du Nord, Hambourg.

Bien entendu, l'affaire des Egaux fit également beaucoup de bruit dans la presse allemande en d'autres régions : elle apparut comme un accident émouvant, accompagné d'angoisse momentanée, provoquant même des commentaires légèrement nuancés. En particulier, les commentateurs soulignaient la dépravation qui caractériserait encore la France, et le soulagement l'emportait, car l' « échec du complot » aurait épargné le pire à l'humanité. Les deux lignes de la politique anti-française, la ligne légitimiste opiniâtre et celle plus opportuniste de la haute diplomatie ministérielle, s'y trouvaient reflétées : si rien n'était assez turbulent pour la première, qui espérait voir toute espèce de révolution se consumer par ses excès mêmes, la seconde soutenait tout régime d'ordre, stabilisé, avec lequel on pourrait s'arranger. Toutes les deux citaient Babeuf en exemple, mais la seconde dominait nettement parmi les journaux allemands enclins à la paix. Voir, par exemple, les *Archives berlinoises de l'époque et des goûts* ; « Le plan des conspirateurs était caractérisé par une cruauté sanguinaire effrenée et par le plaisir de répandre le sang [...] ; on visait en même temps au meurtre général des riches, au pillage et au partage des biens [...]. Il est vrai que les mesures énergiques du gouvernement maintinrent le calme à Paris ; pourtant on trouva nécessaire de mettre Babeuf et six de

ses complices à la prison du Temple[23]. » Ou encore les *Leipziger Zeitungen*[24], qui réimprimaient simplement le message du Directoire au Conseil des Cinq Cents. Ils se rangeaient ainsi dans la ligne des autres journaux allemands qui procédèrent de la même façon[25].

Cependant, les explications globales des journaux, mal informés et contraints pour cette raison de se copier l'un l'autre, restèrent bien minces : elles mêlaient sans aucun souci de clarté « jacobins », « conspirateurs », « populace », « anarchistes », « partageux ». Incapables de voir en cette affaire l'origine d'une conception absolument nouvelle de l'ordre social, ces journaux constataient tout simplement que le vieux monstre de l'an II était toujours vivant.



Par contre, on peut difficilement attribuer au hasard la position exceptionnelle de Hambourg. La bourgeoisie d'affaires hanséatique se trouva impliquée dès 1793, malgré elle, dans une guerre de l'Empire qui lui coûtait beaucoup, tout en ruinant son commerce sans lui apporter aucune équivalence, comme ce fut le cas pour ses concurrents britanniques. Elle était donc disposée à suivre l'exemple prussien, bien que pour des raisons différentes. Elle était intéressée d'un point de vue vital à ce que des relations normales d'échange libre fussent rétablies avec la France victorieuse [26]. Que Pichegru ait abattu ses rivaux d'Amsterdam et fondé une république-sœur batave, qui, paralysée par la guerre navale, intriguait chez son allié à Paris contre les Hanséates [27], elle n'avait certes pas à s'en affliger ni

23. 1796, t. II (juillet-décembre), pp. 129-130.

24. 24 et 28 mai, 4 juin 1796.

25. Voir le *Correspondant impartial de Hambourg*, n° 82, du 21 mai 1796 et suivants.

26. Aussi, Hambourg craignait d'être devancé par un accord entre Brême et la République française qui sut profiter de cette rivalité parmi les Hanséates eux-mêmes. Voir les archives de la ville libre et hanséatique de Hambourg, Cl. VI, n° 5, vol. 1er fasc. 1d : *Généralités concernant la France* ; ibid., *Index Protocolli Senatus Hamburgensis de anno* 1795, fol. 189 b (du 29 mai) ; ibid., *Index Protocolli*... cit. 1796, fol. 136 (du 2 mai).

27. Cela n'empêchait pas l'ambassadeur batave à Paris, Blaw, d'entrer en contact avec les babouvistes ; ce qui lui coûta sa carrière.

à s'en plaindre. Une telle attitude trouvait des défenseurs chez des personnages qui, sans être des francophiles déclarés comme Georg Heinrich Sieveking[28], se prononçaient, dans des conditions politiques données, en faveur de relations commerciales par terre avec la France, et contre un rapprochement avec l'Angleterre jugée arrogante et inconciliable. Car, en dernière analyse, les petits Etats maritimes tendent pour la plupart à s'appuyer sur le pouvoir continental prépondérant pour ne pas se laisser dominer par un pouvoir maritime puissant. C'est ce qu'exprimaient sans fard *Les Nouvelles Affiches d'Etat,* fondées en 1796, que publiait sans indiquer le nom du rédacteur responsable (Th. Fr. Ehrmann), la librairie Mutzenbecher. Ce journal se disait successeur des *Affiches d'Etat* éditées par August Schloezer de Gœttingue ; mais il paraissait plutôt lié au plus grand des journaux allemands, le *Correspondant impartial de Hambourg*[29]. Sa propagande anglophobe se révèle dans des articles comme « Parole adressée aux citoyens d'Hambourg »[30] d'un nommé « Philopatros » (Fr. G. Küffner, auteur sous un pseudonyme du mémoire imprimé : « *Est-ce que Hambourg peut et doit reconnaître le ministre plénipotentaire de la République des Francs* », Hambourg, 1796, qui fit beaucoup de bruit et entraîna l'intervention du représentant de l'Empereur) : il affirme que la ville aurait moins à craindre des ballons français que des corvettes anglaises. Ou dans la phrase de l'anonyme « G... », plein de zèle anti-britannique, déclarant avec un plaisir évident que « la République [française] et la Prusse sont des alliés, on pourrait même dire, par fatalité[31]. » C'est cette même tendance anglophobe que suit le traité paru en 1796 : *Eclaircissement sur les principes de neutralité dans la guerre présente, par rapport au Danemark,* par August Hennings, d'Altona.

Le Sénat d'Hambourg se trouvait cependant devant une

28. Voir H. Sieveking - G.H. Sieveking : *Portrait d'un négociant hambourgeois pendant la Révolution française, avec une documentation,* Berlin, 1913. Le baron Caspar Voght, autre chef du parti français en 1789-1793, prenait à ce moment le parti anglais.

29. Voir K. Obermann : « L'Opinion de deux journaux allemands sur les Etats généraux », in *AHRF*, 1957, n° 3, pp. 245-254.

30. *Ibid.*, t. I, 1re pièce, n° 1.

31. *Ibid.*, 3e pièce, n° 3, p. 11.

situation diplomatique précaire. Sans doute, la défaite du mouvement parisien, lors des journées de germinal et prairial an III, avait été accueillie avec soulagement par le patriciat hambourgeois ; elle l'encouragea à nouer des relations avec le « million doré » haï de Babeuf, mais partenaire non suspect, respectable même de son point de vue. Poussé par un « parti français », le Sénat fut soutenu dans cet objectif par la prudente politique d'équilibre entre la France et l'Angleterre pratiquée par la ville danoise voisine, Altona. Les négociations menées à Paris avec le Directoire par Sieveking et qui avaient pour but la neutralisation des trois villes hanséatiques, traînèrent cependant[32]. L'Empire germanique, dont elles faisaient partie, et l'Empereur, par droit international leur souverain suprême, continuaient la guerre contre la France. La conclusion de « Philopatros » (« La timidité est votre arme, votre politique : n'offenser personne » [33]) s'appliquait enfin également, dans une certaine mesure du moins, à la politique hanséatique envers la cour de Vienne. C'est en ce sens que le syndic Doermann faisait communiquer à Barthélemy par le chancelier Pierre Ochs de Bâle (beau-fils du ci-devant maire de Strasbourg, Dietrich), qu'il n'appartenait pas à de petites républiques sans noblesse ni dignités héréditaires, environnées de grands et puissants royaumes dirigés par une noblesse irritée et affligée, de se prononcer trop précipitamment en faveur d'un système destructeur des classes privilégiées et de l'hérédité [34]. Il s'adressait donc à la solidarité de classe de la haute bourgeoisie française envers celle d'Hambourg, bien disposée, disait-il, à se lier avec elle, mais ne le pouvant ouvertement, étant entourée de forces féodales puissantes [35].

Il ne faut cependant point prendre trop au sérieux de

32. Archives... de Hambourg, *Généralités concernant la France*, enregistrements 11 avril-6 juillet 1796 ; ibid., *Index Protocolli Senatus Hamburgensis de anno* 1796, passim ; voir la table des matières : France. Voir la documentation française dans BIRO, op. cit., t. II, pp. 817-825 : *The Directory and the Hanseatic cities*.

33. Loc. cit., p. 65.

34. Lettre en langue française. Copie dans les Archives... de Hambourg, Cl. I, Lit. P[b], vol. 8g, fasc. 16.

35. Le spécialiste de l'histoire hambourgeoise, Adolph Wohlwill, a connu ces documents, mais il n'a pas compris leur valeur pour les rapports de

telles protestations : envers des autorités allemandes, ces marchands adroits savaient prendre un autre ton [36]. Mais à Paris, les Directeurs en furent impressionnés et s'abstinrent de prendre des mesures précipitées, se décidant à une politique d'approches successives [37]. Comme par anticipation à cette politique, dès 1795, le républicain souabe, plus tard comte d'Empire, Charles Frédéric Reinhard [38], avec son secrétaire, Georg Kerner [39], lui aussi républicain et souabe, s'était rapproché de la ville, à distance de quelques rues : en tant que ministre-résident français — sans être toutefois accrédité, donc par avance — il logeait à Altona ; il entra aussitôt par mariage dans le cercle Reimarus-Hennings-Sieveking [40]. « Quel marché pour Hambourg », écrivirent les *Nouvelles Affiches d'Etat* à propos de la France, en essayant de déblayer le terrain en vue de

classes. C'est pourquoi il les a laissés de côté dans son étude aujourd'hui encore utile : *Neuere Geschichte der Freien und Hansestadt Hamburg, insbesondere von* 1789 *bis* 1815, Gotha, 1914.

36. Cf. la lettre du syndic Matsen au ministre prussien Haugwitz, du 6 nov. 1793 (selon Wohlwill, op. cit., p. 135) : « Dans le Sénat de cette ville, il est de règle de ménager la nation française, en tant que cela est compatible avec les devoirs envers l'Empire, parce qu'elle peut nous nuire infiniment, et parce que la nation survivra quand même, le régime des cannibales succombera, comme nous l'espérons. En cas d'incompatibilité des devoirs on se range du côté de l'Empire... »

37. Archives... de Hambourg, *Généralité concernant la France :* Convention (en 11 articles) entre la République française et la Ville libre et impériale de Hambourg, approuvée par le Directoire le 6 messidor de l'an IV (24 juin 1796), signée : Barras, Carnot, Reubell, Le Tourneur, ratifiée par le Sénat de Hambourg le 11 novembre 1796 (copie).

38. Voir sur la position et l'activité de Reinhard à Hambourg, dans les Archives... de Hambourg, *Index Protocolli...* 1795 et 1796. La grande biographie de W. Lang : *Comte Reinhard. Portrait franco-allemand*, Berberg, 1896, est dépassée.

39. Kerner a fondé à Hambourg, suivant le modèle des Théophilanthropes de la section de Gravilliers, la « Société philanthropique » (il pouvait renoncer à la mise en question de Dieu, celui-ci faisant à Hambourg partie intégrante du bon ton). On voulait l'envoyer, en 1796, en mission politique en Russie, ce que firent échouer les autorités prusiennes. Cf. A. Wohlwill : *Georg Kerner : Ein deutsches Lebensbild aus der Zeit der französischen Revolution*, Hamburg-Leipzig, 1886.

40. Archives de Hambourg, *Généralités concernant la France*, fol. 64 : Extrait du protocole de mariage entre Carl Friedrich Reinhard et Christine Frederica Reimarus (sa mère Sophie était la sœur d'August von Hennings ; G.H. Sieveking était le beau-frère de la fiancée).

la négociation : « La reconnaissance de l'envoyé français, c'est le billet d'entrée pour cette Bourse[41]. »

En 1796, l'éclat des lumières hambourgeoises de l'époque de Lessing [42] était déjà sur le déclin. Pourtant leur tradition était encore vivante avec Klopstock, Reimarus le jeune[43], J.H. Vob, traducteur d'Homère, républicain fervent. Des esprits jeunes, francs-maçons prononcés pour la plupart et déjà d'une certaine réputation dans leur loges respectives, avaient trouvé refuge [44] dans l'ambiance libre de ces deux bastions du négoce : von Hennings [45], de Hols-

41. *Nouvelles Affiches d'Etat*, 1796, n° 1, pp. 68-69.

42. Lessing avait écrit pendant son séjour dans la ville sa célèbre *Dramaturgie de Hambourg* (1767-1769).

43. Le docteur en médecine Johann Albert Heinrich Reimarus. Voir sa correspondance, très instructive pour l'*Aufklärung* hambourgeoise, avec Hennings (Bibliothèque de la ville et de l'Université de Hambourg, dépôt August Hennings, passim). Son père, le professeur Hermann Samuel Reimarus, ami et correspondant de Lessing, était l'auteur des *Fragments de Wolfenbüttel* (1774-1777), édités après sa mort par Lessing, et décriés (sans fondement) comme étant de tendance athée.

44. Le *Mercure de Hambourg*, édité par le démocrate toujours persécuté Friedrich Wilhelm von Schütz, disparut définitivement en 1793, malgré divers camouflages du titre (*Mercure de Basse-Saxe, Proteus, Manuscrit pour des amis*). Peut-être, Schütz était-il également le rédacteur des *Archiv für literarische Kleinigkeiten* (*Archives pour des bagatelles littéraires*, 1793-1794, éd. chez Schroeder), journal très rare dans les bibliothèques, qui défendait — presque seul en Allemagne — la Révolution, dans l'interligne il est vrai, en 1793 et en 1794, pendant la Terreur. Indication importante : de 1787 à 1790, Schütz, franc-maçon lui aussi, a rédigé à Hambourg des *Archiv für Schwärmerei und Aufklärung*. D'autre part, Hambourg disposait, à part une presse incolore : *Nouvelle Gazette de Hambourg* et *Magasin historique et politique* du publiciste Wittenberg, des *Hamburger Adress-Comptoir-Nachrichten* du célèbre prof. Büsch, de journaux de tendance ouvertement réactionnaire, très influents, comme le *Journal politique* de G.B. von Schirach, lu et même reproduit en Russie et en Pologne.

45. Cf. le dépôt August Hennings dans la Bibliothèque de Hambourg, t. I (Manuscrits et correspondance 1795-1799), lettre à Brockdorff, 25 janv. 1798 : il se déclare « pas du tout aristocrate, mais n'appartient pas non plus aux enragés [sic en allemand] ou aux factieux destructeurs » ; t. IX (Lettres sur les émigrés), p. 97 : « Entre moi et La Fayette [libéré de la prison d'Olomouc par l'intervention de ses amis de Hambourg, où il résidait alors] existait déjà une longue connaissance [...] » ; t. XLII (Correspondance avec Reinhard, 1797-1798), dans une lettre à Reimarus, le 24-9-1797, il reproche au Directoire de ne pas comprendre que « la grandeur d'un gouvernement ne consiste point dans l'art de fonder des gouvernements, mais dans l'art de gouverner ». La note 1 de J. Droz, op. cit., p. 144, est confuse. Il ne s'agit pas des Archives, mais de la Bibliothèque de Hambourg ; l'étude indiquée sur Hennings n'est pas de Wild, mais de J. Hild, Erlanger, 1932 et point de 1782.

tein, et son *Génie de l'époque* ainsi que ses *Annales de l'humanité souffrante ;* Johann Friedrich Reichardt [46] et la *France ;* Georg Friedrich Rebmann [47] et *La Sentinelle* ainsi que *Le nouveau monstre gris ;* Johann Wilhelm von Archenholz, qui pour de bonnes raisons avait déplacé *Minerva* de Berlin vers un havre plus sûr.

C'était un milieu modéré, moralisateur, comme l'a démontré Jacques Droz [48] avec lucidité, dont les hommes admirés étaient les épigones survivants : Sieyès, Lanjuinais, Roederer, et même, par paradoxe, Barras, — héros manqué. Et cependant nous y rencontrons Babeuf en 1796.

★

Ce n'est qu'avec une certaine prudence que l'on jugera à ce sujet la *France* (*Frankreich im Jahre* 1796 *: Aus den Briefen deutscher Männer in Paris, mit Belegen*) de Reichardt, compositeur et musicien prussien expatrié. Les deux lettres détaillées de Paris, publiées à Altona en 1796, t. III, n° 9, et en 1797, t. IV, n° 3, sont certes très instructives. Elles s'appuient sur beaucoup de sources : la première (« Gracchus Babeuf ») analyse les idées de Babeuf à l'aide du *Tribun du peuple,* tandis que dans la seconde (« Des conspirations machinées par Babeuf et par Villeurnois et Brottier ») le publiciste parisien Fontanes parcourt les dossiers du procès de Vendôme. Cependant Reichardt, dont les relations étroites avec Reinhard ne sont pas un secret, défend une version qui coïncide avec celle du Directoire ; elle traduit donc moins une opinion personnelle librement choisie, qu'un point de vue officieux. Son souci est de laver le gouvernement français du double soupçon d'une trop grande faiblesse ou d'une trop grande soumission à la gauche. L'argumentation paraît terne et peu croyable, qui soutient que le Directoire respecta la liberté de la presse en partant d'une prétendue position de force.

46. Voir A. Laquiante : *Un Prussien en France en* 1792. *Lettres inédites de J.F. Reichardt,* Paris, 1892.

47. Voir H. Voegt *: De la littérature et du journalisme jacobins allemands,* 1789-1800, Berlin, 1955 : Id., *Introduction à G. Rebmann : Les voyages de Blanc-Bec dans les quatre parties du monde et autres écrits,* Berlin, 1958.

48. *L'Allemagne et la Révolution française,* Paris, 1949, surtout pp. 135-149, 280 ; Ph. Rudolf : *La France jugée par les journaux de Hambourg,* 1789-1810, Hambourg, 1933.

Seul le reportage de *Minerva* se signala par une position plus différenciée, voire indépendante : il semble utile de s'y arrêter.

De mai 1796 à juillet 1797, Archenholz publia dix articles consacrés principalement ou totalement à Babeuf. Il débute par un exposé des « principes du terroriste Babeuf » [49], réunis au nombre de douze par son correspondant principal de Paris, qui signe : Ch.

Xavier Léon, dans *Fichte et son temps,* t. II, Paris 1924, p. 106, indique à tort que l'auteur serait A., et il conclut que ce serait Archenholz lui-même. C'est inexact. Le texte est nettement signé Ch. (par contre, le bref commentaire introductif est vraiment d'A., c'est-à-dire Archenholz). Tout prouve, à ce qu'il me semble, que ce Ch. ne serait pas une fiction du rédacteur : l'auteur qui s'explique encore dans d'autres numéros de *Minerva,* connaît trop de détails sur la vie parisienne sous le Directoire, inaccessibles à Archenholz qui avait quitté Paris avant la Terreur, dès 1792.

Un article du même rédacteur au sujet de Drouet, en juin, pp. 517-520, suit la même ligne. Dans le numéro de juillet, la revue donne deux exposés de Lacretelle fils et de E.-B. Courtois[50] ; en même temps, commence la publication de passages des *Pièces relatives à la conspiration trouvées chez Babeuf, reconnues et paraphées par lui,* 30 *floréal* [*Paris, an IV*], qui se poursuit en août 1796[51] . L'anonyme Ch., mentionné ci-dessus, les complète par un maigre, très maigre « exposé de l'histoire de la vie de Babeuf »[52]. En octobre, nous trouvons un compte rendu de la conspiration par Lacretelle[53], suivi en décembre par ses *Soucis du jour.* Tandis que le procès de Vendôme est rejeté dans une note en bas de page[54], Lacretelle reprend la plume en mars 1797, en confrontant d'une manière assez curieuse l'entreprise des Egaux et celle des contre-révolutionnaires, entendons : les intrigues royalistes les plus récentes, de Villeurnois et

49. *Minerva,* « Journal historique et politique », 1796, t. II, pp. 323-325, Voir plus loin la note 61.
50. *Ibid.,* t. III, pp. 1-15, 102-134.
51. *Ibid.,* pp. 162-179, 291-324.
52. *Ibid.,* t. IV, pp. 120-130.
53. *Ibid.,* pp. 532-548.
54. *Ibid.,* 1797, t. I, p. 527.

de Brottier [55]. Enfin en juillet 1797, après l'exécution passée sous silence, Archenholz traduit, accompagnée d'un commentaire, la lettre d'adieu de Babeuf à sa femme et à ses enfants du 5 prairial an V (24 mai 1797) [56], lettre déjà publiée par le *Journal des hommes libres* de Duval. Cela fait près de 140 pages imprimées en tout, à part de brèves mentions en passant ; donc, très vraisemblablement, plus qu'il n'a été publié hors de France, pour informer le public, même si l'on tient compte que ce sont pour la plupart des Français qui prirent la plume.



Ajoutons que Wieland à Weimar, dans son *Nouveau Mercure allemand,* s'est contenté comme bien d'autres, d'une seule phrase de dénigrement sur Babeuf, transmise par son correspondant de Paris par ailleurs très éloquent. Il s'effraie, en des pages très sèches, du programme babouviste qui, « s'il l'emportait, entraînerait la destruction de l'existence physique de la plupart des gouvernements »[57].

C'est sous un jour également obscur que nous apparaît Babeuf dans les *Annales européennes* d'Ernst Ludwig Posselt, éditées par Cotta à Tubingue. En 1797, dans le numéro 2 (p. 146), Babeuf est mentionné une seule fois. Cet article est imité du *Courrier de Londres,* qui lui-même l'a plagié sur *Cinq Hommes,* brochure sur les Directeurs. Dans le numéro 10 de la même année, Posselt décrit selon l'*Histoire nouvelle de la France intérieure* de Benjamin Constant, « des êtres d'une espèce jusqu'alors inconnue, les Terroristes [...], vaincus dans la personne de Gracchus Babeuf et au camp de Grenelle » (pp. 22-34).

Peut-être J.-E. Biester, de tendances semblables en matière politique à celles d'Archenholz, se serait-il étendu sur le babouvisme dans sa *Berlinische Monatsschrift* si ce journal, où collaboraient les esprits les plus éclatants, n'avait été contraint, après le numéro 12 de 1796, à une refonte de bien moins d'allure, la *Neue Berlinische Monatsschrift.* C'est pourquoi nous n'y trouvons que cette pauvre

55. *Ibid.,* pp. 515-527.
56. *Ibid.,* t. III, pp. 125-131.
57. *Ibid.,* n° 10, pp. 179-182.

remarque que toutes les « conspirations dirigées contre les Etats » avaient leur origine dans l'ordre des Templiers ; et que, dans la 3e livraison (de 1796), p. 159, sont nommés dans un seul passage et tout d'une haleine le Vieux de la Montagne, chef des Assassins, renversé en 1256 par les Mongols, Jacques Molay, dernier grand-maître des Templiers, brûlé en 1313, et Babeuf [58].

Par contre, ce n'est pas le seul nombre de pages consacrées à Babeuf par *Minerva* qui attire notre attention. On pourrait en déduire peut-être l'importance de la demande présumée de la part des abonnés [59], et — qui sait ? — le désir de surpasser par une offre supérieure Reichardt et les autres[60]. En tout cas, le journal partait aussi d'une conception assez particulière.

On ne se soucia pas de profiter du mouvement de sensation auquel la presse n'était que trop sensible. Archenholz n'insiste ni sur les arrestations ni sur la procédure judiciaire. En tant qu'historien et expert de la Révolution française, c'est la substance du babouvisme qui l'intéresse. De ce point de départ, il ne choisit pas arbitrairement parmi les matériaux qui se présentent fortuitement à lui. Son correspondant de Paris rend assez clair le fond dans ses douze thèses [61], d'une interprétation plus « rous-

58. Cela paraît aujourd'hui plus étrange qu'à cette époque où les Templiers étaient assez souvent considérés comme les aïeux des rosecroix et des francs-maçons. Voir entre autres Nicolas de Bonneville qui, lui aussi, cite Jacques Molay à peu près dans ce sens dans *Minerva*, 1792, t. III, juillet, p. 7 (« Les Francs cosmopolites », fausse traduction allemande : *Die freien Weltburger !*), pour ne pas oublier *Le tombeau de Jacques Molay*, de Cadet-Gassicourt (en 1796).

59. D'après *Minerva*, 1796, t. II, p. 323. Archenholz connaissait *Le Tribun du peuple* et l'agitation babouviste du printemps 1796 ; il supposait une telle connaissance aussi chez ses lecteurs : « Comme on le sait, Babeuf en mars encore [...]. »

60. Voir *Minerva*, 1796, t. II, juin, pp. 562-566 : quelques mots à propos de la concurrence parmi les journalistes.

61. Extrait d'une part d'un placard de Babeuf, d'autre part du *Tribun du peuple*, selon l'observation d'Archenholz :

1° La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens.

2° C'est le but de la société de défendre cette égalité, souvent attaquée dans l'ordre naturel par le fort et le méchant.

3° La nature a obligé tous les hommes à travailler : personne n'a le droit de se soustraire à cette obligation sans devenir criminel.

seauiste » qu' « anarchisante ». On se rend compte de la distance politique et sociale entre Hambourg et Paris, d'après la remarque de l'éditeur sur le « libertinage illimité du contenu » de cette version du « bonheur commun », généralement modérée et réfléchie, parfaitement exempte d'injure. On rompt carrément une lance en faveur de Drouet qui, comme « maître de poste de Varennes » toucha si péniblement tous les cœurs monarchiques d'Europe : « Celui qui veut peut le condamner à mort ; ma main devrait plutôt sécher que de signer une telle condamnation ». Il passe pour un homme « intéressant par son courage tout en étant extravagant, je voudrais même dire, par la grandeur et la noblesse de ses rêves démocratiques[62]. » Dans un essai plein d'ironie, l'antirobespierriste notoire Courtois s'en prend avec fougue — et pour cause — à la réhabilitation de Maximilien par Babeuf ; on y trouve de plus cette remarque (contestée par la plupart des historiens) qu'aux côtés de Chaumette et d'Hébert, Jacques Roux, le « prêtre rouge » de la section des Gravilliers, a probablement aussi « transmis son génie » aux babouvistes. Cette généalogie de la gauche dans *Minerva* anticipe *in nuce* la célèbre formule de la lutte des classes du jésuite Barruel dans son appel à l'unification des possédants « qui

4° Il faut que les travaux et les jouissances soient communs à tous.

5° L'oppression règne si l'un s'épuise par le travail, pendant que l'autre nage dans l'opulence sans rien faire.

6° Personne ne peut s'approprier exclusivement les biens de la terre ou les fruits du travail sans devenir criminel.

7° Dans une vraie société, il ne doit y avoir ni riches ni pauvres.

8° Les riches qui ne veulent pas renoncer à l'abondance au profit des indigents, sont les ennemis du peuple.

9° Personne n'a le droit de priver autrui de l'instruction nécessaire à son bonheur ; l'instruction doit être générale.

10° Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et de fonder le bonheur de tous.

11° La révolution n'est pas finie, parce que les riches dévorent tous les biens et dirigent seuls ; par contre, les pauvres travaillent comme des vrais esclaves, languissent dans la misère et ne sont rien dans la République.

12° La Constitution de 1793 est la vraie loi des Français, parce que le peuple l'a solennellement acceptée ; la Convention n'avait pas le droit de la changer ; mais, pour y arriver, elle a fait tirer sur le peuple qui demandait l'exécution de cette Constitution et elle a chassé et égorgé les députés qui ont rempli leur devoir en défendant cette Constitution.

62. *Ibid.*, pp. 519-520.

que vous soyez » [63] (appel paru d'ailleurs également à Hambourg, chez l'éditeur Pierre-François Fauche, de l'importante colonie française de cette ville) ; mais cela exigeait un trop grand effort de pensée de la part des lecteurs hanséatiques, sinon de tous les lecteurs allemands.

Après ce bref aperçu, plusieurs questions se posent. Quel but poursuivait Archenholz en publiant cette série d'articles ? A vrai dire, on l'ignore, Archenholz ne s'étant jamais expliqué sur ses motifs. Mais nous osons tirer une conclusion qui ne contredit pas nécessairement son credo en 1792 [64].

Archenholz admirait franchement le libéralisme et le parlementarisme britanniques, dont on reconnaissait alors le caractère oligarchique. Il avait été fayettiste enthousiaste, partisan de la Constituante ; le radicalisme commençait pour lui avec les Girondins. Donc on chercherait en vain chez lui quelque sympathie pour le communisme, l'égalitarisme ou même la démocratie réelle. *Le Tribun du peuple* est qualifié par l'éditeur de *Minerva,* d'enragé téméraire et de terroriste aux menées duquel on devrait mettre fin[65]. D'un autre côté, Archenholz ne tente aucune apologie du Directoire. Il polémique avec Reichardt d'une manière plutôt morose : le Directoire ne pouvait évidemment trébucher indéfiniment dans les fils de la loi sur la liberté de la presse, à l'approche d'un danger sérieux. Si l'on considère la situation précaire de la presse allemande face à la censure, ce n'était pas là concession inoffensive d'une Realpolitik. En tant qu'historien[66], parmi l'ensemble des publicistes, l'auteur de réputation européenne de l'*Histoire de la*

63. *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme,* t. II, Hambourg, 1801, p. 229. « Les premiers Jacobins ont appelé la multitude à leurs secours contre les anciennes propriétés ; ils lui ont dit que tous les droits s'anéantissaient devant la force publique. La multitude aujourd'hui voit toutes ses propriétés dans les mains de ses meneurs. La croyez-vous tentée de respecter des jouissances créées en son nom, par la force de son bras, et sans lui faire aucune part ? [...] Elle déclare qu'elle n'a point dépouillé les premiers propriétaires pour les voir remplacés par d'autres. Elle charge Babeuf... »

64. Voir *Minerva,* 1792, t. I, n° 1, avant-propos, pp. 2-3 (écrit à Paris).

65. *Ibid.,* 1796, t. II, p. 323.

66. Cf. *Minerva,* 1792, t. I, janvier, p. 122 : il lui tenait à cœur « de déposer des contributions vraiment historiques ».

guerre de sept ans en Allemagne[67] était pourtant attentif à l'importance du phénomène étudié : il devait lui accorder, sans y être personnellement intéressé, une certaine valeur. Ou mieux, il comprit probablement jusqu'à un certain degré qu'il n'avait pas à faire simplement au dernier tressaillement du jacobinisme et du sans-culottisme : qu'il s'agissait d'un système et d'une expérience « inouïs » et même « révoltants », qui comptaient toutefois parmi les « produits les plus remarquables de la Révolution », selon son expression [68]. Touché et inquiet, il se sentait tenu d'informer et de rendre compte à lui-même et aux autres également.

Klopstock nous découvre avec la franchise du poète, lui aussi dans *Minerva,* de quelle manière il a réagi aux événements de 1796 :

« [...] *Vordem war*
Mehr denn alle Kriege der Krieg
Mir Entsetzen, welchen sie donnerten wegen der Frage :
Wie sie jenseit des Grabs
Würden glücklich sein ? Jetzt ist mir gleiches Entsetzen
Jede Wunde, die rinnt,
Jeder Sterbende, der hinsenket, wegen der Frage
Von Glückseligkeit diesseit des Grabs [69]. »

Mais le vieux barde n'était pas un isolé. C'était l'abandon général du rêve cosmopolite du siècle philosophique[70], qui avait vu la Révolution incarnée dans les libertés civiques et qui commençait à pressentir l'abîme social s'ouvrant

67. Berlin, 1789. ARCHENHOLZ a écrit encore « *L'Angleterre et l'Italie* », Leipzig, 1785, ss., in *Annales d'histoire britannique*, Mannheim, 1789, ss.
68. *Minerva*, 1797, t. III, pp. 125-127.
69. *Ibid.*, 1796, t. III, pp. 395-396. *Le Soleil et la Terre :* « Avant, plus que par toutes les guerres, j'étais terrifié par la guerre elle-même qu'ils faisaient éclater à cause de la question : Comment seraient-ils heureux au-delà de la tombe ? Maintenant, je suis terrifié de la même façon par chaque blessure qui saigne, par chaque homme qui succombe à cause du bonheur suprême de ce côté de la tombe. »
70. Dans un de ses poèmes politiques les plus connus, dans l'ode *Eux et pas nous*, Klopstock avait, en 1790, après la renonciation de l'Assemblée constituante à la guerre d'agression et de conquête, salué la révolution comme le garant de la paix éternelle : « ... *sogar das grässlichste aller — Ungeheuer, der Krieg, wird an die Kette gelegt* ». (Même de tous les monstres — Le plus hideux, la Guerre, est enchaîné par elle.)

brusquement entre riches et pauvres, possédants et indigents, et qu'aucune rhétorique, qu'aucun lyrisme ne pouvaient combler.

C'est, il est vrai, charger la bourgeoisie hambourgeoise, y compris les « poètes et penseurs »[71]. Il faudrait encore se demander si l'on peut mettre à égalité commerçants indigènes et littérateurs immigrés. Ou plus directement encore : n'est-il pas accidentel que nos articles aient été imprimés à Hambourg ?



L'attrait qu'Hambourg et Altona ont exercé sur les francophiles allemands exilés était, à notre avis, tout autre que providentiel. C'était là comme une étape de l'évolution entamée par la bourgeoisie possédante et éclairée vers un regroupement antiféodal de la société dans les pays allemands. Dans cette évolution, la bourgeoisie allemande avait été stimulée, mais en même temps épouvantée par l'extrême hardiesse du modèle français; elle s'efforçait par tous les moyens d'éviter les obstacles qu'en France la nouvelle classe régnante n'avait pu surmonter que tardivement, après le 9 thermidor, en les imputant aux masses populaires. C'était donc un désir et de la Bourse et de la presse, que de calculer sans fard le doit-et-avoir de la révolution, une affaire de cœur pour la bourgeoisie très modérée, ainsi que pour les écrivains également modérés.

Ce concert évident ne pouvait masquer les tensions aiguës dans la population de la ville hanséatique, tensions qui se montraient dans les attitudes opposées du Sénat, des citoyens de droit et du menu peuple. Au début de la Révolution, des émeutes artisanales et une onde démocratique qui souleva de larges couches, avaient inquiété la bourgeoisie ; mais en 1796, la députation commerciale sur-

71. Sieveking, Vogt, Hennings, Ziegenhagen, Reimarus et autres furent bien des littérateurs, tout en restant étroitement liés à la pratique, d'ailleurs assez lucrative. Cependant le républicanisme « sénatorial » est à prendre au sérieux (bien entendu dans le sens de la bourgeoisie d'affaires) : il s'explique par la situation particulière de la Ville libre hanséatique qui participait au marché mondial (déjà capitaliste !). Cf. Archives de... Hambourg, Sig. 622-1, La famille Sieveking, dépôt G.H. Sieveking, doss. 1 (Discours maçonniques), VIII (Correspondance d'affaires Sieveking-Vogt), IX (Lettres et écrits de G.-H. Sieveking).

monta les hésitations du Sénat, en prenant l'initiative de la délégation de Sieveking[72]. Elle défendit sans œillères le « commerce avec qui que ce soit, ami ou ennemi ». Pour le maintien de ce commerce, l'agent Friedrich Joachim Schlueter avait, tout seul à Paris, tenu ferme *in partibus infidelium,* au service des trois villes hanséatiques sans interruption depuis 1793[73], sans se soucier aucunement de la haute politique. Sieveking lui-même se trouvait à Paris[74] quand éclata la conjuration des Egaux, et, préoccupé de ses transactions (la seule intercession de Joséphine de Beauharnais qui venait de devenir Mme Bonaparte, lui coûta la bagatelle de 600 louis), il n'en eut manifestement pas connaissance. Dans ses lettres du moins, il n'est question que d'affaires[75].

Les gens de lettres « hambourgeois » élevèrent leur regard au-dessus de la forêt de mâts flottant sur l'Elbe, symbole de la prospérité de la ville. Ils avaient vu une Allemagne totale, inexistante à cette époque dans la confusion « des Allemagnes ». Ils le pouvaient grâce à l'urbanité de cette ville, où encore en 1798 un Léonard Bourdon présidait la « Société philanthropique »[76] ; grâce à cette

72. Archives de... Hambourg, *Généralités concernant la France,* 7 et 9 mars 1796.

73. Archives de... Hambourg, Cl. VI, n° 5, vol. 4ª, fasc. 1ᵇ, Extrait du procès-verbal du Sénat, agents et résidents ministériels à Paris 1741-1809, Inval. 8 : Schlueter, 1793-1801 ; Sig. 622-1, V : Lettres de Schlueter de Paris à G.H. Sieveking.

74. D'après *Généralités concernant la France,* 11 avril 1796, Sieveking arriva à Paris le 31 mars ; le 6 juillet, il annonça la signature de la convention.

75. *Ibid.,* dès le 18 avril 1796 : *Index Protocoli...* 1796, p. 120 (20 avril) jusqu'à p. 237 verso-239 (27 juillet), passim. Quelques lettres de Sieveking ont été publiées par H. Sieveking, op. cit. ; les autres sont conservées dans les Archives... de Hambourg, dans le dépôt de la famille Sieveking, Sig. 622-1. Voir, pour sa mission à Paris, IV, VI, VII.

76. Archives de... Hambourg, Cl. VI, n° 5, vol. 6ᵉ, fasc. 3ᵉ : *Les relations entre Hambourg et la France en* 1796-1799 (abrégé fait par un archiviste inconnu vers 1846, d'après son mémoire après le grand incendie de Hambourg en 1842, qui détruisit la majorité des fonds) : Léonard Bourdon avait la mission de recouvrer des dettes ; il fit en même temps de la propagande parmi les Français vivant à Hambourg, voulant « rassembler le corps de la nation », c'est-à-dire gagner émigrés d'ancienne date et réfugiés républicains. Le Sénat hambourgeois ressentit des « appréhensions », et se hâta de payer ses dettes pour se débarrasser de cet émissaire inquiétant. Peu auparavant le général Lamarque, dont Babeuf avait fait grand cas, avait séjourné à Hambourg.

tolérance qui laissait aux publicistes la liberté d'expression, à condition d'exprimer des idées et des notions qui — mises en pratique — s'accorderaient avec les intérêts des honnêtes gens que le peuple appelait les *grosse Hansen* (calembour entre Hans = Jean, et l'adjectif hanséatique). Leur conception allemande était conforme à l'esprit de la métropole commerciale et de ses dirigeants [77]. Pour les uns comme pour les autres, Babeuf ne fut point une lecture agréable ou édifiante, mais un avertissement.

Il se peut cependant que Babeuf ait trouvé en Allemagne un lecteur plus compréhensif : Fichte. Xavier Léon l'a prétendu[78], et l'on s'efforce de suivre cette supposition pour la réédition de ses œuvres qui se prépare à Munich[79]. « Il est évident que dès lors, seule la République française peut être considérée comme la patrie de l'homme honnête », écrivait encore à June notre philosophe, en 1799[80]. Ces « espoirs les plus chers de l'humanité » qu'a nourris selon Fichte, la Révolution, « et que sauvegarde encore la France », ces espoirs impliquaient-ils aussi une partie des idées babouvistes dont on voudrait reconnaître l'inspiration du moins passagère et dans la *Théorie du Droit naturel*[81] et dans l'utopie de l'*Etat commercial fermé* [82] ?

Nous n'osons pas répondre. Il est possible que Fichte ait reçu en 1795, par l'intermédiaire d'amis suisses, *Le Tri-*

77. F. Venturi : « L'illuminismo nel settecento europeo », in *Comité International des Sciences historiques,* XI° Congrès International des Sciences historiques, Rapports, IV, Göteberg-Stockholm-Uppsala, 1959, pp. 106 sgg., tend à révoquer en doute un accord et nommément des rapports directs entre la bourgeoisie d'affaires et les intellectuels dans la période de l'Aufklärung et de la Révolution. Nous laissons à part le fait que, naturellement, les relations entre une classe et ses idéologues ne peuvent être schématisées, comme Marx l'a énoncé à plusieurs reprises ; mais nous faisons observer que, dans la plus grande partie de l'Europe, et aussi à Hambourg, le monde des affaires et les intellectuels furent réunis dans une même organisation : les loges maçonniques, dont les listes de membres n'ont pas encore été suffisamment étudiées du point de vue de la répartition sociale des membres.

78. Op. cit., pp. 101-116.

79. Cf. M. Buhr : « Du jacobinisme dans la « Philosophie du Droit originaire » de Fichte », in *Maximilien Robespierre,* op. cit., pp. 529-552.

80. J.G. Fichte : *Correspondance complète,* édition critique par H. Schulz, Leipzig, 1925, t. II, p. 100.

81. Jena, Leipzig, 1796.

82. Tübingen, 1800.

bun du peuple et qu'il en ait retenu une impression concrète. D'autre part, les passages parallèles dans la littérature babouviste et dans les œuvres de Fichte entre 1795 et 1800 ne prouvent rien ; car on ne saurait négliger la possibilité que l'un comme l'autre aient recouru, d'une manière semblable, à des précurseurs communs[83], à Rousseau, bien entendu, d'une part, et de l'autre à des rêveries sociales d'origines diverses de la fin du siècle. Mais cela nous conduirait dans le taillis impénétrable des filiations et des modèles littéraires, ce que nous nous efforcerons d'éviter. Nous nous rangerons encore moins au jugement apodictique de Georges Vlachos, que cette question ne se pose pas du tout, pour la simple raison que le génie spécifique de la Révolution française aurait été inabordable au « germanisme fichtéen »[84].



Si la société allemande et sa littérature ont été préparées, d'une manière ou d'une autre, à la confrontation avec les idées babouvistes, ou si plutôt elles devaient en être irréparablement heurtées, cette considération suppose la reconnaissance de deux faits essentiels.

D'une part, la bourgeoisie occidentale, celle de Hollande, d'Angleterre et de France, était déjà définitivement formée, et son avance historique réelle par rapport à la bourgeoisie allemande était aussi éclatante que le niveau bien plus élevé de sa critique et de ses plans sociaux [85]. Que cette critique ait attaqué non seulement la propriété féodale, mais déjà la propriété bourgeoise, montre à quel degré les bases de la société bourgeoise s'étaient déjà consolidées dans ces pays, à un degré où les antagonismes inhérents à cette nouvelle société commençaient à se faire jour. Une telle différence de niveau s'était manifestée depuis plus d'un siècle, et la critique de la société en Allemagne, loin d'atteindre à la profondeur d'un Dom Deschamps, d'un Morelly, d'un Mably

83. Voir M. Buhr : *Johann Gottlieb Fichte. Quelques aspects de l'interprétation de sa philosophie. Recherches et résultats. Recueil à l'occasion du 150e anniversaire de l'Université Humboldt à Berlin*, Berlin 1960, t. II, pp. 41-52.

84. Droz, op. cit., p. 280, n° 3.

85. Voir J. Streisand : *L'Allemagne*, 1789-1815, Berlin, 1959, p. 49.

ou d'un Babeuf prérévolutionnaire, ne parvint même pas à égaler dans leurs vues politiques, un Rousseau ou un Diderot. Il en résulta une « cascade d'idées » toute naturelle de la France vers l'Allemagne, et si les auteurs allemands s'attaquèrent à la construction d'un édifice social futur, ils le conçurent, sans exception, sur des modèles étrangers, pour la plupart français. Cette différence de niveau ne fit que s'aggraver avec les progrès de la Révolution.

Cela ne veut cependant pas dire que les ouvrages de l'Aufklärung allemande n'aient été que des productions importées d'origine française ou, si l'on veut, anglaise. Le progrès intellectuel en Allemagne, surtout dans la « période paisible » commençant en 1763, fut remarquable ; il surpassa de loin le progrès économique et plus encore les succès politiques [86]. La tension qui en résulta se manifesta dans la révolution littéraire du « Sturm und Drang » et dans la philosophie critique de Kant ; à notre avis la primauté de la musique allemande à la même époque [87] constitue aussi comme une expression de l'émancipation bourgeoise, mais par une voie détournée, l'une des rares qui lui restaient ouvertes. Il ne faut point enfin sous-estimer les multiples entreprises d'une critique sociale allemande de caractère bourgeois, de la part d'Edelmann, Moser, Knige, Schubart, Schlözer, Bahrdt et enfin Georg Forster. La spéculation abstraite s'aventure chez les « rêveurs sociaux » jusqu'à l' « étonnement douloureux » quand la Révolution éclate, — non en Allemagne, comme on l'avait cru, — mais en France [88].

Certes, tout cela ne nous conduit en aucune manière à

86. Voir G. Schilfert : *L'Allemagne*, 1648-1789, Berlin, 1959, pp. 120 sgg.

87. Archenholz se fait aussi le champion de la pédagogie allemande : « Les [...] Allemands [...] furent les premiers à se préoccuper d'un changement de leur système d'éducation, et il y a vingt ans qu'ils ont fait des progrès surprenants dans l'art difficile de former des hommes [...] »

88. En revenant à l'ode de Klopstock : *Eux et pas nous*, nous entendons soupirer le poète : « *Ach, du warts es nicht, mein Vaterland, das der Freiheit/Gipfel erstieg, Beispiel strahlte den Völkern umher;/Frankreich war's! Du labtest Dich nicht an der frohesten der Ehren,/Brachest den heiligen Zweig dieser Unsterblichkeit nicht!* ». (Hélas ! Ce n'est pas toi, pas toi, ô ma patrie !/Qui gravit la première/Les sommets de la Liberté,/ Exemple rayonnant aux peuples d'alentours !/Ce fut la France...). Dans cette attente trompée, et qui traduisait une surestimation de l'opposition antiféodale en Allemagne qui demeurait littéraire, Klopstock énonçait une opinion très répandue.

Babeuf, mais au mieux, à quelques-unes de ses conditions préliminaires. Mais grâce à la subtilité de J. Mochekovskaia [89], nous savons depuis quelque temps plus exactement que l'Allemagne a vu paraître, elle aussi, au cours de la période révolutionnnaire, de véritables utopies sociales (G. Steiner parle même, ce qui, *grosso modo,* peut sembler exact, d' « utopies socialistes » [90]) : ce sont des écrits théoriques dont le rapport politique avec les événements est posé d'une manière incontestable par l'année de leur édition, 1792.

Le traité berlinois de Carl Wilhelm Froelich : *Uber den Menschen und seine Verhältnisse* [91], comme l'ouvrage hambourgeois de Franz Heinrich Ziegenhagen [92], aussi embarrassé et indigeste dans le titre que dans le texte, correspondent naturellement à l'étendue et à la maturité de la conscience sociale de la « gauche » allemande, bien en deçà de l'esprit français. Ces deux philanthropes recommandaient patiemment une « révolution paisible » qui s'effectuerait par la voie de l'éducation ; ils furent des déistes un peu sentimentaux, de caractère protestant, pleins de confiance joséphiste dans la sagesse des princes et du clergé qu'ils voulaient convaincre de s'engager dans leurs plans de bienfaisance [93]. Ni dans ce domaine, ni dans la peinture de leur bonheur terrestre inspiré d'un égalitarisme à la Rous-

89. « Deux utopies allemandes oubliées du XVIIIe », in *Questions d'histoire,* Moscou, 1953, n° 10, pp. 90 ssg.

90. C.W. FROELICH : *Sur l'homme et ses conditions.* Réédition, Berlin, 1960, Introduction, p. XIII.

91. Berlin, 1792 ; une seconde édition, Berlin, 1800, n'est pas prouvée ; réédition partielle par Edouard BERNSTEIN : *Documents du socialisme,* Berlin, 1902, t. I. Dans la réédition de G. STEINER, voir sa biographie de Froelich (animée par la découverte de Mme Mochekovskaïa) : *Le rêve du bonheur humain,* Berlin, 1959.

92. *Lehre vom richtigen Verhältnis zu den Schöpfungswerken und die durch öffentliche Einführung derselben allein zu bewirkende allgemeine Menschheitsbeglückung,* Hambourg, 1792, 633 pp. ; 2e édition avec le titre *Physidicaelogia,* ibid., 1794, 3e édition (Brunswick), 1799. Ziegenhagen, ami de Mozart, né en 1753, fils d'un marchand allemand de Strasbourg, dirigeait une manufacture de draps à Sedan, avant de s'installer comme commerçant à Hambourg. Retourné en France, il fonda à Steintal, près de Strasbourg, une « colonie pédagogique », perdit sa fortune et se suicida en 1806.

93. ZIEGENHAGEN, op. cit., Préface : « Une philanthropie universelle et une tendresse paternelle ont provoqué la publication de cet écrit. Qu'il engage des princes sages et des Universités illuminées à introduire la *Verhältnislehre* [i.e. son système des relations humaines]... ».

seau, ils ne sont très originaux : les modèles français et le monde d'idées maçonniques s'y décèlent nettement. Leurs voix se sont perdues presque sans écho [94]. Pourtant ces deux écrivains se font entendre exactement dans les tourbillons de l'an premier de la République, et leur voix s'élève dans les deux centres industriels de l'Allemagne. Cela ne peut être un hasard provoqué par le simple plaisir d'écrire ou même de contrefaire. Ils se fondent tous les deux, sans aucun doute, sur la réalité allemande, sur la misère allemande, qu'ils voudraient corriger : si ce n'est par des moyens démocratiques, du moins dans un sens démocratique. Et bien qu'ils soient, l'un comme l'autre, des bourgeois aisés, ils se distinguent de la grande majorité de leurs compatriotes francophiles par le fait que l'Allemagne à laquelle ils aspiraient, paraît représentée non seulement par les propriétaires et par les hommes instruits, mais aussi par les serfs du Brandebourg, par les indigents de Hambourg qui vivaient dans les caves, par les « sans-culottes transrhénans » [95]. Ils tenaient donc non seulement à l' « égalité de droit », mais à une portion de cette « égalité de fait », de cette « égalité populaire » que nous connaissons bien, et l'on trouve chez eux même une idée vague de la « communauté des biens » [96].

On constate donc que, si le babouvisme dans son ensemble n'était guère convenable pour l'Allemagne, le fond de ses idées ne constituait pas absolument une terre inconnue.



94. Sur l'opinion des critiques, dont Knigge, cf G. Steiner, op. cit., pp. 146 sgg. Sur la vie de Ziegenhagen et sa colonie alsacienne, qui paraît avoir été intermédiaire entre la communauté des Frères moraves (que Froelich a aussi idéalisés) et le phalanstère d'enfants, il n'y a pas encore d'études.

95. Ni Froelich ni Ziegenhagen ne furent des « orateurs publics », des « meneurs » ou des « chefs populaires » ; le peuple ne les connut point, et leur propre « ralliement au peuple » se bornait à un rapport abstraitement littéraire. Donc il serait difficile de prétendre qu'ils étaient les porte-parole de certaines revendications populaires. Plutôt, ils se rendaient compte de certaines conditions et les combattaient sur le plan philanthropique dans l'intérêt du peuple.

96. Ce qui lui sera reproché par Georg Forster (*Œuvres complètes*, t. IX, Leipzig, 1843, p. 56), « Les idées politiques [de Froelich] sur la communauté de la propriété ».

Tout ce que distinguait nettement le révolutionnaire militant Babeuf de ces faiseurs de projets et de ces rêveurs, l'échec de la Conspiration l'avait discrédité définitivement, du moins pour l'instant. La raison du refus total du babouvisme en Allemagne, refus que subirent aussi naturellement ses « précurseurs » Froelich et Ziegenhagen [97], semble avoir pourtant des racines plus profondes.

A l'époque des *Xénies* de Schiller et de *Hermann et Dorothée* de Goethe, l'aliénation de la Révolution fut, en Allemagne comme dans la France bonapartiste, irrévocable. On aurait déjà pu compter sur les doigts de la main les quelques hommes qui, avec Robespierre, s'étaient placés en 1793-1794, au plus haut de la Montagne, et cela encore, comme le philosophe de Koenigsberg [98], dans l'isolement de leur cabinet [99].

La guerre de traités et de placards qui s'était répandue sur l'Allemagne dans les premières années de la Révolution, s'était apaisée. Strasbourg et Mayence ne s'intéressaient plus à une alliance avec les couches populaires : la république des riches parvenus préférait s'occuper de l'expansion vers de nouveaux marchés [100] ; et, de plus, elle commençait à compter dans le chœur des Etats. Le paysan allemand, l'artisan, de 1789 à 1793, dans toute l'Allemagne, de la Sarre jusqu'en Saxe et dans la Silésie en pleine évolu-

97. Tous les deux ont continué de publier après 1796 ; mais Froelich s'est complètement détourné du thème de la politique sociale, et dans l'édition de 1799 de Ziegenhagen il ne se trouve aucune trace d'une « acquisition » babouviste.

98. Voir E. Kant : *Sur la paix perpétuelle*, Königsberg, 1796. D. Cantimori : « Un parallèle littéraire entre Kant et Robespierre », dans *Maximilien Robespierre*, op. cit., pp. 519-527.

99. On s'abstient difficilement de constater que, même aujourd'hui, il y a encore des historiens qui sont assez loin de le reconnaître. Comment comprendre autrement ce professeur de l'université de Heidelberg selon qui « le cas Hitler est, personnellement et historiquement, semblable au cas Robespierre plus Napoléon », ce qu'il explique par la « combinaison d'une monomanie hypertrophique, d'un utopisme fanatique et de la disposition pour tout crime qui serait capable de satisfaire les deux éléments susdits ». Voir Johannes Kühn, in *Historische Zeitschrift*, Munich, 1960, t. 191, n° 2, p. 360.

100. Voir *Sur le caractère des guerres françaises en ce qui concerne leur influence sur l'Allemagne* 1792-1815. Procès-verbal de la conférence à l'Institut d'histoire de l'Académie allemande des Sciences de Berlin, le 18 novembre 1956. Berlin, 1958.

tion, se bouchaient les oreilles : ils avaient perdu espoir et confiance, depuis que chez les « missionnaires bottés » de la Gaule, seules les bottes étaient vraies. Sans écho parmi les masses populaires, la voix d'un seul, qu'il fût Français ou Allemand, ne pouvait que se perdre.

On en a un exemple éclatant : Buonarroti a cherché, pour étendre la Conspiration, des relations non seulement avec l'Italie, mais aussi avec l'Allemagne, et là sans doute en exploitant sa position importante dans les milieux radicaux de la franc-maçonnerie. Il s'est adressé non aux Hanséatiques, mais à l'Allemagne méridionale, au domaine du ci-devant frère Spartacus (Adam Weishaupt) et de ses Illuminés et Philadelphes, alors déjà fabuleux, avec lesquels Bonneville, fondateur du Cercle social, paraît avoir entretenu commerce. N'avaient-ils pas dès 1782, au Couvent de Wilhelmsbad, ajouté à la « fraternité » la « liberté » et l' « égalité » [101] ? On ne sait rien des résultats des démarches de Buonarroti ; il est certain qu'il n'atteignit pas son but. L'épisode prouve cependant que même les babouvistes avaient l'idée d'une « autre Allemagne » ; il prouve aussi combien cette autre Allemagne était impuissante.

Cependant, « l'idée du nouvel état du monde, sortie du mouvement historique de la Révolution » [102], signalée à Hambourg, et qui était demeurée, vu les circonstances, sans retentissement perceptible en 1796-1797 [103], ressurgit en Allemagne au cours du siècle héritier de la Révolution, dans le combat pour son avenir socialiste. Archenholz eût peut-être avoué, si on le lui avait demandé, que l'histoire se permet, de temps à autre, de corriger ainsi les censeurs.

Walter MARKOV
(*Leipzig*)

101. Haus, Hof, und Staatsarchiv, Vienne, Kabinettskanzlei, Vertrauliche Akten, fasc. 76.
102. K. MARX, dans *La Sainte Famille*, voir plus haut.
103. Egalement dans les journaux allemands des années 1796 et 1797, le centre d'intérêt se déplace du Paris révolutionnaire vers un autre « pouvoir fatal » : vers l'armée d'Italie de Bonaparte.